

LE JOUR SE LÈVE. Elle le sent sous ses paupières closes. Le bruit de la rue lui parvient de très loin. Plus près, un chien aboie. Un oiseau chante. Un enfant pleure, ou bien rit. Les contours sont flous. Un parfum de fleurs, les effluves du jardin. Il faudrait ouvrir à la chienne. Elle tente de repousser les draps, de se redresser, mais son corps reste inerte. Une ombre incertaine s'agite. Elle ouvre les yeux. Réveillée maintenant. Elle ne bouge pas. Pas encore. Ni jardin. Ni chienne. Elle détaille la chambre. Les murs jaunis, le vieux fauteuil au pied du lit, les quelques vêtements, abandonnés la veille. La commode recouverte de livres et de bibelots amassés. Elle ne les supporte plus. Il faudrait les faire disparaître, ne garder que les livres. Au-dessus de la commode, de vieilles affiches. Une exposition Matisse, une fenêtre ouverte sur la mer, puis Paris-Tbilissi, une gravure des années trente, les trésors du Caucase. Elles ont dû signifier quelque chose avant de n'être plus que ces papiers froissés sur lesquels elle ouvre les yeux chaque matin. La table de nuit, le réveil. Il indique six

heures vingt-cinq. L'appareil envahissant et omniprésent près du lit, inhabituellement muet. Les rideaux lourds, sombres, pour ne pas laisser passer la lumière. Mais la lumière entre quand même, furtivement, par les interstices, ou à travers l'étoffe soyeuse, diffusant une clarté presque rouge. Sa chambre. Le tissu des rideaux ondule un instant, ou du moins elle le croit. Le chant de l'oiseau se rapproche. Puis le cri d'une mouette, presque humain. Il y a des mouettes à Paris depuis quelque temps. Une intrusion insolite. Le chien se tait. Elle voudrait se lever, tendre la main pour ouvrir les rideaux. Quel temps fait-il ? Tamaz vient aujourd'hui. Enfin. Commencer à y penser. Pour la joie et la douleur d'y penser. Il sera là ce soir. Elle remue un peu les orteils, remonte les draps sur son menton, laisse retomber sa tête sur l'oreiller. Elle referme les yeux, sent Pacha sauter sur sa poitrine. Le chat se couche contre son oreille et se met à ronronner. Tout redevient flou. Le silence de la pièce sans l'appareil en marche. Elle s'assoupit. Dans son sommeil, elle voit surgir le champ de blé derrière la maison. Tamaz l'appelle. Elle sursaute mais ne répond pas. Elle dort.

LES SAISONS À TBILISSI étaient de vraies saisons. À la fin du printemps, la ville devenait colorée, poussiéreuse, bruyante.

Nous gardons les portes ouvertes, la chaleur entre chez nous. Mes cousins habitent la maison d'à côté, la rue devient notre rue. Des fragments dans ma mémoire.

On nous laisse plus libres. Je cours jusqu'au marchand de fruits, il me donne des cerises, nous nous cachons pour les manger, nous nous déshabillons pour ne pas tacher nos vêtements et fâcher Bébïa, notre grand-mère. Quand nous avons tout fini, nous envoyons le plus petit, Gougou, en chercher d'autres. L'épicier l'aime bien, il lui donne un sac plein. Les fruits s'écrasent au fond du sac, ils ont le goût de l'humidité de la cachette sous les escaliers près du vieux mur. Nous sommes six, mes cousins, mes cousines, ma sœur et moi, serrés contre le mur qui s'effrite dans nos dos. Nos peaux sont recouvertes de minuscules parcelles de pierre qui picotent. Avant de reprendre le chemin du retour, nous nous

frottons les uns les autres, et nous marchons, à l'air libre, dans les ruelles jusqu'à l'avenue Roustaveli. Quand nous rentrons, couverts de poussière, l'odeur d'humidité a disparu.

Une femme habite au rez-de-chaussée de notre maison. Elle reçoit un homme l'après-midi. Elle ouvre la porte et va à sa rencontre. Ils s'étreignent devant notre cachette. De là où nous sommes, on a vue sur leurs jambes, les bas de la femme, le pantalon de l'homme. On essaye de se hisser sur les épaules d'Irakli pour les voir s'embrasser mais mon cousin a mal au dos, nous repousse. Nous ne faisons qu'entendre les baisers de la femme et de l'homme. Leurs jambes s'emmêlent. Je détourne les yeux.

De la fenêtre du salon, on verrait mieux, dit ma cousine Daredjane.

C'est dégoûtant, dit Eka.

Non, dit Irakli, ils se croient seuls.

Arrête de faire le fier, dit ma sœur Théa, tu sais que ce n'est pas bien.

Pourquoi ce n'est pas bien ? demande Gougou.

Tais-toi, lui répond Irakli sèchement.

Je chuchote, proteste son petit frère, vous aussi vous chuchotez.

Nous parlons géorgien entre nous. C'est la langue de la famille. Celle des vacances. À l'école, on doit parler le russe. C'est la règle. Le géorgien est une langue de chien, dit notre

maître. Toute tentative de braver l'interdit est sévèrement punie.

Les corps de la femme et de l'homme se séparent.

Les enfants ? Vous êtes là ? demande la femme.

Sa voix est spéciale. Notre mère Déda, notre père, mon oncle et ma tante, Babou et Bébïa, nos grands-parents, disent que c'est terrible, une femme si belle avec une voix pareille. Je trouve que c'est une chance d'avoir une voix spéciale, une chance d'être belle comme notre voisine. Elle n'est pas vraiment belle, dit ma mère, elle est provocante. Papa lui baise la main en riant. La femme insiste, nous rappelle, elle nous devine là, cachés quelque part. On se tait, on manque d'étouffer à force de garder la bouche fermée. Je pose un doigt sur les lèvres entrouvertes de Théa, elle me repousse violemment. La femme éclate de rire et se rapproche de son amoureux. En l'embrassant, elle soulève un pied et semble l'agiter à notre attention. Les mains de l'homme agrippent sa robe à notre hauteur.

Il touche ses fesses, dit Daredjane.

Je veux rentrer, pleurniche ma sœur.

Je lui donne un coup de coude. Elle retient un gémissement. La femme et l'homme s'enlacent et montent l'escalier.

Ne regardez pas sous sa robe, les garçons, dit Daredjane.

Nous ne bougeons pas. Quelques minutes plus tard, notre grand-mère passe devant nous, elle porte un sac très lourd.